

HERGÉ EST UN MODÈLE.

1957, la découverte des mots que l'on ne comprend pas, browning, all right (prononcé alricht) : on n'en demande pas la signification, n'est-ce pas tout le monde connaît les mots qui figurent dans une bande dessinée. Chaque mercredi, une page par une, découverte hebdomadaire de la grande littérature (moderne), celle qu'on lit sans comprendre, c'est-à-dire celle dont on se souviendra le mieux, qui sera notre seule culture; pas notre étude. A tiroir et en miroir, le titre énigmatique *Coke en Stock*, jeu de mots sans calembour, pas un titre pour les yeux, mais un titre pour la bouche; de ces titres qui n'ont pas pour vertu d'indiquer ce qui va suivre et que l'on prononce autrement dans la mémoire, parce qu'alors je dialoguais avec les livres – ces titres sont le miroitement ou la bague précieuse du livre, comme j'ai trouvé ceux de Proust avec cet abracadabrante *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Je lisais sans comprendre, lire sans comprendre ne retirait rien au plaisir. Ne pas comprendre les mots d'anglais, ne pas avoir l'idée du fonctionnement d'un périscope épaississait le mystère général du monde. Flairer le mystère, et même où il n'était pas (ce sont les images qui nous enseignent la méfiance, l'idée du détail que nous avons mal vu, mal observé, le jeu des erreurs, les textes purs sont crus sur parole) promettait le plaisir de la relecture. Un plaisir en attendant; un plaisir pour attendre que, au moment où par exemple le feuilleton terminé dans le journal se reconstituait quelques mois plus tard en album relié, le suspense soixante-deux fois commercialement obligé en bas de page s'évanouît devant le puzzle recomposé, que l'histoire fût réemboîtée dans l'album, qui réunissant les parts de l'histoire ne l'éclaircissait pas, mais la faisait écouter dans un rythme complètement transformé. J'écoutais les histoires de Tintin parce qu'elles ne pouvaient pas se raconter. Ainsi les héros, imaginaires en images, étaient des amis qui me parlaient.

Lecture littérale, celle que plus tard on arrive à obtenir d'un poème. (Pas la lecture intelligente.) Je n'ai jamais été bien sûr d'avoir compris Tintin. La mémoire de cette

incertitude est si vivace que je ne me suis pas lassé de cette œuvre. Œuvre oui, biographie d'un narrateur qui n'écrit pas, de celui à qui on ne s'identifiait pas n'était sa houpette. Arche avec son introduction trébuchante, un peu Baedeker des pays lointains, sa grande période réaliste où s'affrontent l'alcool et la contrainte de l'aventure en romans à deux épisodes, et son Temps Retrouvé, à partir de *Coke en Stock* précisément – qui débute sur le mot FIN projeté sur un écran de cinéma, où se multiplient les retours et les reconductions de personnages. Œuvre dévoilée par l'ensemble des albums, où l'aventure en ce siècle est vouée à la virtualité; l'espace du voyage à une abstraction dans un monde pressé (le dessin devenait plus réaliste pour montrer des pays qui n'existaient pas), tandis que dans un château un peu niais se poursuit la quête initiatique, celle du trésor et des expérimentations : Où est l'aventure? Rarement avec une telle limpidité la fiction fut révélée par l'ampleur d'une œuvre comme une manœuvre propre à notre temps. La manœuvre littéraire de chacun.

BRUNO BAYEN